



Michel Espagne, Julie Gary et Guangyao Jin (dir.)

Conférences chinoises de la rue d'Ulm

Demopolis

4. La réflexion de Tocqueville sur les mœurs

Le peuple français, un peuple révolutionnaire par caractère

Li Hongtu

DOI : 10.4000/books.demopolis.2388
Éditeur : Demopolis
Lieu d'édition : Demopolis
Année d'édition : 2017
Date de mise en ligne : 1 octobre 2020
Collection : Quaero
ISBN électronique : 9782354571672



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

HONGTU, Li. 4. *La réflexion de Tocqueville sur les mœurs : Le peuple français, un peuple révolutionnaire par caractère* In : *Conférences chinoises de la rue d'Ulm* [en ligne]. Paris : Demopolis, 2017 (généré le 04 octobre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/demopolis/2388>>. ISBN : 9782354571672. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.2388>.

La réflexion de Tocqueville sur les mœurs

*Le peuple français, un peuple
révolutionnaire par caractère*

LI Hongtu

En 1835, Alexis de Tocqueville, philosophe, historien et homme politique français, achève à l'âge de trente ans son ouvrage *De la démocratie en Amérique*, avant de publier en 1851 *Souvenirs*, somme de réflexions sur la révolution populaire de 1848 qui vient d'avoir lieu. En 1856, au crépuscule de sa vie, il publie *L'Ancien Régime et la Révolution* où il livre une analyse à la fois plus profonde et plus distanciée de la révolution de 1789, expliquant les raisons pour lesquelles le régime despotique ne cesse de se rétablir en France, et exposant le destin historique du peuple français. En tant que grande figure de la pensée libérale, son œuvre a été abordée de diverses manières: les penseurs américains par exemple s'attachent davantage à la réflexion de Tocqueville sur l'expérience américaine retracée dans *De la démocratie en Amérique*, tandis que les penseurs français suivent avec intérêt le parcours historique de la France décrit dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, formant ainsi deux grands modèles interprétatifs désignés respectivement dans les milieux académiques par les libellés « école américaine » et « école française ». Dans leurs recherches, un grand nombre de spécialistes ont relevé chez Tocqueville une question centrale: celle des *mœurs*. Ce concept clé de sa pensée est aussi bien l'un des piliers fondamentaux des institutions libérales modernes. Cependant, ce concept n'a jamais fait l'objet d'une réflexion spécifique et

systématique: c'est pourquoi nous nous proposons d'examiner plus attentivement cette question, et d'approfondir ainsi notre compréhension de la pensée de Tocqueville.

La naissance d'une « société nouvelle »

En 1835, Tocqueville publie *De la démocratie en Amérique* et introduit ainsi son ouvrage :

La société change de formes, l'humanité de condition, et de nouvelles destinées s'approchent¹.

À travers cette formule, Tocqueville salue « l'avènement prochain, universel, irrésistible de la Démocratie dans le monde² » et se réjouit que « le développement graduel de l'égalité [soit] un fait providentiel³ ». Tocqueville propose ici à la fois une définition de son époque et une réaction à celle-ci. Il comprend que l'avènement d'institutions démocratiques est le marqueur de l'époque et que l'avancée de la démocratisation est inexorable. Mais le développement de la démocratie signe la disparition de la vieille société aristocratique et l'impossibilité de son rétablissement. Très tôt, Tocqueville comprend que le système aristocratique est mort⁴. La société hiérarchisée, basée sur les privilèges de l'aristocratie, disparaît à jamais pour céder la place à une société démocratique et égalitaire. Ce changement social, inédit dans l'histoire de l'humanité, a été rendu possible par une transformation de l'organisation du pouvoir.

Comment comprendre l'avènement de cette société démocratique? Comment construire, sur les ruines de la vieille société aristocratique, une société sans monarque et sans privilèges, une société démocratique assurant l'égalité des individus? Plus important encore, selon quelle perspective, dans quel contexte

1. *De la démocratie en Amérique*, TOCQUEVILLE Alexis de 1848, T. I, p. I « Avertissement » (édition chinoise consultée par l'auteur : p. 1).

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. II (édition chinoise p. 7).

4. LIVELY Jack 1965, p. 5.

et avec quels outils intellectuels la nouvelle génération peut-elle organiser la société démocratique? Contrairement à ses contemporains, Tocqueville voit l'avènement de l'égalité comme un fait imminent et comme un principe fondateur de la légitimité de la société, et ce même si la société n'y est pas encore totalement préparée. Il écrit :

Il n'y a pas en France, et, je ne crains pas de le dire, en Europe, un seul homme qui ait fait voir d'une manière plus publique, que l'ancienne société aristocratique avait disparu pour toujours, et qu'il ne restait plus aux hommes de notre temps qu'à organiser progressivement et prudemment sur ses ruines la société démocratique et nouvelle [...] sans sortir de la monarchie [...]. Je suis un homme nouveau⁵.

Tocqueville se donne une mission : une société totalement neuve est en train de naître, dont les fonctions, le mode opératoire et les fondations culturelles seront radicalement différents de la société aristocratique ; il faut donc expliquer et éclairer ce nouveau monde, cette nouvelle société, pour en faciliter l'avènement :

Il faut une science politique nouvelle à un monde tout nouveau⁶.

Il est nécessaire pour cela de créer un système théorique à même d'expliquer l'établissement du régime démocratique et son orientation future, son organisation et son mode opératoire.

Dans le temps où nous vivons et principalement dans le pays où nous sommes, on ne saurait être éclairé sans comprendre que d'éclaircir chez nous la liberté ne peut se produire que sous une forme démocratique. Il est évident pour tout homme qui a un jugement sain et un esprit libre que de nos jours et chez nous le seul problème à résoudre est celui de savoir comment il faut s'y prendre pour familiariser peu à peu notre société aux institutions démocratiques. L'aristocratie n'existe plus désormais que dans l'histoire⁷.

Tocqueville est porteur d'une vision et, bien que né dans un monde aristocratique, il marche résolument vers le nouveau

5. « À Messieurs les électeurs de l'arrondissement de Valognes », 13 février. 1839. Cité par WOLIN Sheldon S. 2001, p. 412. Texte original : TOCQUEVILLE Alexis de 1985, vol. 2, p. 52-53.

6. *De la démocratie en Amérique*, TOCQUEVILLE Alexis de 1848, p. 9 (édition chinoise p. 8).

7. Lettre à Paul Clamorgam, 1^{er} janvier 1839. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 426 (note 216) ; HUANG Yanhong 2010, p. 89.

monde démocratique. L'héritage de l'époque ne l'empêche pas d'accueillir la démocratie, mais s'il accepte cette nouvelle réalité, il lance un avertissement : c'est la liberté qui doit constituer à la fois le fondement et la finalité de la démocratie :

J'ai pour les institutions démocratiques un goût de tête, mais je suis aristocratique [sic] par l'instinct, c'est-à-dire que je méprise et crains la foule. J'aime avec passion la liberté, la légalité, le respect des droits, mais non la démocratie. Voilà le fond de l'âme⁸.

Il ajoute :

Je suis libéral et rien de plus ; je l'étais dès avant 1830, je le suis encore⁹.

La liberté est, en vérité, une chose sacrée¹⁰.

En juin 1835, Tocqueville écrit dans une lettre à John Stuart Mill :

J'aime la liberté par intérêt et l'égalité par instinct et par rationalité. Nombreux sont ceux qui feignent leur passion pour ces deux idées, je crois être le seul à être sincère et prêt à me sacrifier pour elles¹¹.

C'est pour cette raison qu'il est hostile aux royalistes et ne se retrouve pas dans le régime politique de Guizot, qui ne sert que les intérêts de la bourgeoisie. La question centrale pour Tocqueville est de savoir comment, dans cette nouvelle époque démocratique, éviter les abus inhérents à ce mode de gouvernement et protéger la liberté. C'est pourquoi il n'a de cesse de lancer cet avertissement :

Le fait le plus clair, c'est que nous vivons dans une époque de transition. Mais allons-nous à la liberté, marchons-nous au despotisme¹² ?

On comprend ainsi mieux l'empressement de Tocqueville à édifier une nouvelle science politique.

8. Note de 1841, figurant sous le titre « Mon instinct, mes opinions » dans TOCQUEVILLE Alexis de 1985, vol. 2, p. 87.

9. « À Messieurs les électeurs de l'arrondissement de Valognes », 24 juin 1842. Cité par WOLIN Sheldon S. 2001, p. 409. Texte original : TOCQUEVILLE Alexis de 1985, vol. 2, p. 61.

10. LIVELY Jack 1965, p. 13.

11. *Ibid.*, p. 18-19.

12. Lettre à son frère Hippolyte, Cincinnati, 4 déc. 1831. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 249 ; HUANG Yanhong 2010, p. 33.

Mœurs et caractère d'un peuple : la méthode de Tocqueville

Comment étudier cette nouvelle société ? Quelle méthode choisir et quel point de vue adopter pour saisir ce nouvel ordre démocratique sur le point d'advenir ? La création d'une nouvelle science politique est indispensable, non seulement dans cette perspective théorique, mais aussi parce qu'elle bénéficie à la création d'un système apte à réaliser la liberté en France. Dans son parcours intellectuel, Tocqueville a été influencé par deux penseurs. Le premier, Montesquieu, philosophe des Lumières du XVIII^e siècle, a dans *L'Esprit des lois* non seulement observé les lois à l'aune des systèmes politiques, mais aussi pensé à partir du rapport entre « l'esprit des lois », le droit et les mœurs, ce qui fait l'essence des lois et les facteurs sociaux permettant leur fonctionnement. À bord du navire qui l'emporte aux États-Unis, Tocqueville réfléchit sur la démocratie en Amérique et écrit dans une lettre à son ami Louis de Kergolay : « Il y a trois hommes avec lesquels je vis un peu tous les jours, c'est Pascal, Montesquieu et Rousseau¹³. » Dans ses recherches sur la démocratie en Amérique, il utilise la méthode adoptée par Montesquieu dans *L'Esprit des lois* et analyse les mœurs qui sous-tendent les lois et les institutions, examine les éléments influant sur le fonctionnement de la société et étudie l'opinion, la psychologie et les relations sociales du peuple américain.

L'autre grande figure prépondérante dans la pensée de Tocqueville est le célèbre penseur et politicien François Guizot. En 1823, Tocqueville arrive à Paris et sera profondément marqué par une série de cours donnés par ce dernier entre 1828 et 1830 sur l'histoire de la civilisation. Après la révolution de 1789, le régime politique et la société française connaissent des transformations profondes tandis que le système aristocratique s'effondre, une société nouvelle émerge pour la compréhension de laquelle Guizot propose une vision tout à fait novatrice. Selon lui :

13. Lettre à Louis de Kergolay, 10 novembre 1836. TOCQUEVILLE Alexis de 1977, vol. 1, p. 148. Citée dans LAMBERTI Jean-Claude 1983, p. 15 (édition anglaise consultée par l'auteur : p. 5).

Il eût été plus sage d'étudier d'abord la société elle-même pour connaître et comprendre ses institutions politiques. Avant de devenir cause, les institutions sont effet; la société les produit avant d'en être modifiée; et au lieu de chercher, dans le système ou les formes du gouvernement, quel a été l'état du peuple, c'est l'état du peuple qu'il faut examiner avant tout pour savoir quel a dû, quel a pu être le gouvernement. [...] Le chercheur doit comprendre comment les peuples sont gouvernés¹⁴.

Selon l'historien des idées Larry Siedentop, Guizot affirme ici l'impossibilité, pour quelque gouvernement que ce soit, de restaurer la société aristocratique, et la nécessité d'instaurer une forme de gouvernement inédite pour la nouvelle société¹⁵. Quelle que soit la lecture que l'on en fait, selon Guizot, face à un changement social, il est fondamental pour les intellectuels comme pour les gouvernants de se pencher sur l'état du peuple et la manière dont il est gouverné. Autrement dit, il faut se demander quelles sont les bases fondatrices des systèmes politiques avant même qu'ils ne soient érigés en systèmes, et comprendre quel état, en particulier quel état du peuple, détermine la forme des institutions et l'efficacité de leur fonctionnement. Cette méthode s'inspire directement de l'affirmation de Montesquieu selon laquelle « la loi procède directement des coutumes et des mœurs d'une nation ». Tocqueville inscrit donc sa pensée dans la droite ligne de celle de Montesquieu et de Guizot: ce n'est pas la forme ou le fonctionnement des institutions qui comptent avant tout, mais ce qui les sous-tend fondamentalement. Pour Tocqueville, ce fondement se trouve dans un certain état du peuple. Les opinions, les coutumes et les habitudes, ce qu'il appelle enfin « les mœurs », constituent un des facteurs essentiels pesant sur l'établissement et la forme des institutions. On retrouve cette idée à plusieurs reprises dans les écrits de Tocqueville:

La démocratie est dans les mœurs, dans les lois, dans l'opinion de la majorité¹⁶.

14. SIEDENTOP Larry 1994, p. 23.

15. *Ibid.*

16. Lettre à Louis de Kergorlay, Yonkers, 29 juin 1831. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 199 ; HUANG Yanhong 2010, p. 24.

[Un] gouvernement ne peut se soutenir que moyennant certaines conditions de lumières, de moralité privée, de croyances¹⁷.

La constitution et les lois n'ont en soi aucune signification, ne sont qu'objets inertes; ce sont les mœurs d'un peuple et l'état d'une société qui peuvent lui donner vie¹⁸.

C'est en ce sens que, selon certains chercheurs, Tocqueville emprunte à Montesquieu les concepts de lois et de mœurs¹⁹ et que, comme l'affirme François Bourricaud, il est à la fois l'héritier de Montesquieu et de Guizot²⁰.

Que recouvre concrètement le concept de mœurs chez Tocqueville? Il en propose une définition dans *De la démocratie en Amérique*:

J'entends ici l'expression de mœurs dans le sens qu'attachaient les Anciens au mot *mores*; non seulement je l'applique aux mœurs proprement dites, qu'on pourrait appeler les habitudes du cœur, mais aux différentes notions que possèdent les hommes, aux diverses opinions qui ont cours au milieu d'eux, et à l'ensemble des idées dont se forment les habitudes de l'esprit. Je comprends donc sous ce mot tout l'état moral et intellectuel d'un peuple²¹.

17. Lettre à Eugène Stöffels, Paris, 21 février 1835. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 314 ; HUANG Yanhong 2010, p. 60.

18. Nous n'avons pas trouvé dans *Voyage aux États-Unis* le passage exact d'où est tirée cette citation, vraisemblablement modifiée. En revanche, un passage approchant, intitulé « De la supériorité des mœurs sur les lois », donne : « En dehors de toutes ces lois, se rencontre une puissance supérieure à elles : c'est l'esprit et les mœurs du peuple, son caractère. Les meilleures lois ne peuvent faire marcher une constitution en dépit des mœurs ; les mœurs tirent parti des pires lois. » (NdT.) TOCQUEVILLE Alexis de 1865, p. 286 (édition chinoise consultée par l'auteur : p. 37).

19. LAMBERTI Jean-Claude 2010, p. 18 (édition anglaise p. 8). George A. Kelly voit lui aussi une filiation intellectuelle entre Montesquieu et Tocqueville : cf. KELLY George Armstrong 1992, p. 233.

20. François Bourricaud, « Convictions de Tocqueville », in GUELLEC Laurence 2005, p. 103 (édition chinoise consultée par l'auteur : p. 57).

21. *De la démocratie en Amérique*, TOCQUEVILLE Alexis de 1848, T. II, p. 198 (édition chinoise p. 332). Arthur Kaledin appelle cela la « culture », au sens où ce terme est utilisé dans la littérature et l'anthropologie contemporaines. C'est la signification qui vient immédiatement à l'esprit lorsque Tocqueville évoque les mœurs ou l'état moral et intellectuel d'un peuple. Il ne fait pas de doute que Tocqueville pense lorsqu'il utilise ce terme à ce que recouvre la culture pour nous, c'est-à-dire à un ensemble de valeurs, de croyances et de coutumes. Voir Arthur Kaledin, « Tocqueville's apocalypse : culture, politics, and freedom in *Democracy in America* », in GUELLEC Laurence 2005, p. 47 (édition chinoise p. 31). Kelly explique quant à lui les coutumes et les mœurs de Tocqueville comme un *ethos*, le terme recouvrant diverses

Tocqueville se fixe un objectif :

Je suis bien convaincu que les sociétés politiques sont, non ce que les font leurs lois, mais ce que les préparent d'avance à être les sentiments, les croyances, les idées, les habitudes de cœur et d'esprit des hommes qui les composent, ce que le naturel et l'éducation ont fait ceux-ci. Si cette vérité ne sort pas de toutes parts de mon livre, s'il ne porte pas les lecteurs à faire sans cesse, dans ce sens, un retour sur eux-mêmes, s'il n'indique pas, à chaque instant, sans afficher jamais la prétention de le leur enseigner, quels sont les sentiments, les idées, les mœurs qui seuls peuvent conduire à la prospérité et à la liberté publique, quels sont les vices et les erreurs qui en écartent au contraire invinciblement, je n'aurai point atteint le principal et, pour ainsi dire, le seul but que j'ai en vue²².

Ainsi, Tocqueville n'analyse pas la révolution de 1848 à partir de la réalité sociale des classes ouvrières, mais souligne à plusieurs reprises que ce sont des idées qui se trouvent à l'origine de cette révolution.

Chez Tocqueville, les mœurs et les sentiments du peuple recouvrent une réalité assez large ; mais quelle que soit la teneur exacte attribuée à ces termes, leur mention est hautement significative. Selon François Furet, Tocqueville pose la question fondamentale des sciences sociales, celle que nous ne devons jamais cesser de nous poser, à savoir : quel est le lien entre la production d'idées, les représentations mentales et les autres aspects de la vie sociale²³? Du point de vue de l'histoire des idées, la notion de mœurs chez Tocqueville est à la fois un enjeu et un concept clé, lié aux notions de culture et d'entité sociale, et qui façonne la substance même de la société. Pour Reinhart Koselleck, c'est à la fois un indicateur et un facteur du

significations selon les occurrences où il est employé, par exemple lorsqu'il explique que l'établissement d'un régime despotique en France s'est fait par les mœurs et non par les idées. Tocqueville utilise parfois les termes « habitudes », « opinions » ou « inclinations » dans le sens de mœurs. J.-C. Lamberti et d'autres spécialistes pensent qu'« opinion commune » a également souvent le sens de coutumes et mœurs. Voir LAMBERTI Jean-Claude 1983, p. 18 (édition anglaise p. 8) ; WELC Cheryl B., 2006, p. 198. L'historien François Furet estime aussi que mœurs peut avoir le sens de « sentiments », de « mouvement intellectuel », etc. Voir FURET François 1982, p. 249 (édition anglaise consultée par l'auteur : p. 192).

22. Lettre à Francisque de Corcelle, Saint-Cyr, 17 septembre 1853. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 1081-1082 ; HUANG Yanhong 2010, p. 223. Voir *infra*, p. 159.

23. FURET François 1982, p. 249 (édition anglaise p. 192).

changement social, mais cette méthode permet surtout à Tocqueville de mener une réflexion plus riche et d'échafauder, selon Furet, une théorie simple et cependant d'une grande profondeur²⁴.

De De la démocratie en Amérique à L'Ancien Régime et la Révolution

C'est en utilisant cette méthode que Tocqueville a écrit les trois œuvres majeures de sa vie. La première, *De la démocratie en Amérique*, publiée en 1835, analyse la manière dont la liberté s'intègre parfaitement au modèle démocratique américain. Aux États-Unis, l'avènement des institutions et de la société démocratiques s'est fait dans le maintien des droits et des libertés individuelles; autrement dit, c'est une nation où liberté et démocratie fonctionnent de pair. Par ailleurs, contrairement à la France, la démocratie américaine est « non révolutionnaire », c'est-à-dire que les États-Unis ont installé leur démocratie sans passer par une succession de révoltes²⁵. La France de Tocqueville, qui n'est pas encore parvenue au même stade, fait quant à elle continuellement appel, dans son processus de réalisation de la liberté et d'édification d'une société démocratique, à des moyens révolutionnaires, sacrifiant ainsi la liberté ou du moins en violant certains principes. Tocqueville se demande continuellement pourquoi la France a échoué là où les États-Unis ont réussi. Selon lui, si la démocratie américaine est compatible avec la liberté, ce n'est pas entièrement en raison des institutions, mais aussi et surtout parce que les mœurs du pays garantissent le bon fonctionnement des formes et des systèmes politiques. Ainsi, lorsque Tocqueville expose les raisons qui ont motivé l'écriture de son ouvrage, il explique avoir cherché « une image de la démocratie elle-même, de ses penchants, de ses caractères, de ses préjugés, de ses passions²⁶ ». S'il semble donc en apparence que ce

24. *Ibid.*

25. François Furet, « The intellectual origins of Tocqueville's thought », in GUELLEC Laurence 2005, p. 132 (édition chinoise p. 73).

26. *De la démocratie en Amérique*, TOCQUEVILLE Alexis de 1848, T. I, p. 22 (édition chinoise p. 16).

soient les institutions et les gouvernements autonomes des villes et villages qui empêchent la tyrannie de la majorité et garantissent les droits et les libertés individuels, ce sont en fait les mœurs qui déterminent les institutions et empêchent la démocratie de se dégrader en « un despotisme démocratique ». Tocqueville considère d'ailleurs « les mœurs comme l'une des grandes causes générales auxquelles on peut attribuer le maintien de la république démocratique aux États-Unis²⁷. » Si l'on considère qu'en Amérique la situation géographique, les institutions et les mœurs ont conjointement œuvré au maintien de la démocratie et de la liberté, ce sont bien les mœurs qui restent le facteur décisif :

Ces trois grandes causes servent sans doute à régler et à diriger la démocratie américaine ; mais s'il fallait les classer, je dirais que les causes physiques y contribuent moins que les lois, et les lois infiniment moins que les mœurs. Je suis convaincu que la situation la plus heureuse et les meilleures lois ne peuvent maintenir une constitution en dépit des mœurs, tandis que celles-ci tirent encore parti des positions les plus défavorables et des plus mauvaises lois. L'importance des mœurs est une vérité commune à laquelle l'étude et l'expérience ramènent sans cesse. Il me semble que je la trouve placée dans mon esprit comme un point central ; je l'aperçois au bout de toutes mes idées²⁸.

Tocqueville distingue ainsi la démocratie en un sens général de la démocratie aux États-Unis ; la démocratie doit être soutenue par les mœurs, s'intégrer à une organisation et permettre une identification de la société :

Ce sont donc particulièrement les mœurs qui rendent les Américains des États-Unis, seuls entre tous les Américains, capables de supporter l'empire de la démocratie ; et ce sont elles encore qui font que les diverses démocraties anglo-américaines sont plus ou moins réglées et prospères²⁹.

Tocqueville expose dans ce passage une définition plus complète de la notion de mœurs :

27. *De la démocratie en Amérique*, TOCQUEVILLE Alexis de 1848, T. II, p. 198 (édition chinoise p. 320).

28. *Ibid.*, T. II, p. 235 (édition chinoise p. 358).

29. *Ibid.*, T. II, p. 235 (édition chinoise p. 358).

C'est à l'est que les Anglo-Américains ont contracté le plus long usage du gouvernement de la démocratie, et qu'ils ont formé les habitudes et conçu les idées les plus favorables à son maintien. La démocratie y a peu à peu pénétré dans les usages, dans les opinions, dans les formes; on la retrouve dans tout le détail de la vie sociale comme dans les lois. C'est à l'est que l'instruction littéraire et l'éducation pratique du peuple ont été le plus perfectionnées et que la religion s'est le mieux entremêlée à la liberté. Qu'est-ce que toutes ces habitudes, ces opinions, ces usages, ces croyances, sinon ce que j'ai appelé des mœurs³⁰ ?

La démocratie repose ainsi sur les mœurs, les lois et les opinions de la majorité³¹, et ses institutions nécessitent une véritable éducation du peuple; cela constitue un processus à la fois long et difficile, et c'est pourquoi le maintien de l'ordre au sein du peuple ne peut venir que du peuple lui-même³². Selon Tocqueville :

En Amérique, la liberté des mœurs a créé des institutions libres; en France, c'est aux institutions libres de créer des mœurs libres. C'est le but que nous devons nous efforcer d'atteindre, sans oublier notre point de départ³³.

Après *De la démocratie en Amérique*, Tocqueville publie *Souvenirs* en 1851, trois ans après la révolution de 1848. Ayant vécu personnellement ces événements, il ressent la nécessité de raconter et de réfléchir sur cette révolution, de « parler de son rôle et de celui de ses contemporains, d'analyser les passions qui ont motivé leurs actions, de déterminer la responsabilité que chacun doit porter³⁴ ». À travers l'étude de cette révolution, Tocqueville souhaite répondre

30. *Ibid.*, T. II, p. 234 (édition chinoise p. 357-358).

31. Lettre à Louis de Kergorlay, Yonkers, 29 juin 1831. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 199; HUANG Yanhong 2010, p. 24.

32. *Ibid.*, TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 200-201; HUANG Yanhong 2010, p. 26-27.

33. *Voyage aux États-Unis*, cité par LIVELY Jack 1965, p. 67.

34. Tocqueville, *Souvenirs*. L'extrait en chinois est vraisemblablement une citation modifiée de ce passage : « Éloigné momentanément du théâtre des affaires, je suis réduit, au milieu de ma solitude, à me considérer un instant moi-même, ou plutôt à envisager autour de moi les événements contemporains dans lesquels j'ai été acteur ou dont j'ai été témoin. Le meilleur emploi que je puisse faire de mes loisirs me paraît être de retracer ces événements, de peindre les hommes qui y ont pris part sous mes yeux, et de saisir et graver ainsi, si je puis, dans ma mémoire, les traits confus qui forment la physionomie agitée de mon temps. » (NdT.) TOCQUEVILLE Alexis de 1893, p. 3 (édition chinoise consultée par l'auteur : p. 15).

à un certain nombre de questions : pourquoi l'inclination à la révolution est-elle si forte en France ? et en particulier pourquoi l'opposition entre les classes sociales est-elle d'une intensité telle que non seulement des révolutions éclatent fréquemment, mais que la révolution fait l'objet d'un culte quasi religieux³⁵ ? Enfin, Tocqueville espère, à travers l'examen de ces questions, trouver le chemin qui mènera la France à la prospérité.

Pour comprendre la révolution de 1848, Tocqueville s'efforce d'abord d'en cerner les caractéristiques. D'après lui,

[Cette révolution] n'est pas qu'une émeute, c'est la plus terrible de toutes les guerres civiles, la guerre de classe à classe, de ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont³⁶.

La révolution de Février, au contraire, semblait être faite entièrement en dehors de la bourgeoisie et contre elle³⁷.

Elle n'eut pas pour but de changer la forme du gouvernement, mais d'altérer l'ordre de la société. Elle ne fut pas, à vrai dire, une lutte politique (dans le sens que nous avons donné jusque-là à ce mot) mais un combat de classe, une sorte de guerre servile [...] et on ne doit y voir qu'un effort brutal et aveugle, mais puissant des ouvriers pour échapper aux nécessités de leur condition qu'on leur avait dépeinte comme une oppression illégitime et pour s'ouvrir par le fer un chemin vers ce bien-être imaginaire dont on les avait bercés³⁸.

Ce n'est pas d'une forme politique qu'il s'agit ici, c'est de la propriété, de la famille, de la civilisation, de tout ce qui nous attache en un mot à la vie³⁹.

Comme l'affirme Auguste Blanqui, défenseur de la cause ouvrière : « Si la grande Révolution française est une révolution politique, alors la révolution de 1848 est une révolution sociale ». Et cette révolution sociale a pour objet la destruction du système basé

35. Lively Jack 1965, p. 211.

36. Lettre à Paul Clamorgam, Paris, 24 juin 1848. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 631 ; HUANG Yanhong 2010, p. 157.

37. *Souvenirs*, TOCQUEVILLE Alexis de 1893, p. 102.

38. *Ibid.*, p. 208.

39. Lettre à Paul Clamorgam, Paris, 24 juin 1848. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 631 ; HUANG Yanhong 2010, p. 158.

sur le droit de propriété et les bases de cette culture sociale, ce que Tocqueville nomme la « révolution nouvelle⁴⁰ ».

À l'époque, ni le roi, ni les élites, ni même les dirigeants politiques ne comprennent la situation et aucun n'a anticipé la révolution de 1848. En janvier, le roi déclarait : « Ils ne vont tout de même pas faire la révolution en hiver⁴¹ ! » Pourtant la révolution éclatait un mois plus tard, en février, et Tocqueville était le seul à l'avoir vue venir, comme en témoigne le discours prononcé à la Chambre des députés le 29 janvier 1848⁴².

Si Tocqueville a su à l'époque sentir l'air du temps, c'est parce qu'il a été capable de lire les mœurs d'une société complexe. Comme il le dit lui-même :

Cela me permettait de percer au travers du mécanisme des institutions et de la masse des petits faits journaliers pour considérer l'état des mœurs et des opinions dans le pays. Là, je voyais clairement apparaître plusieurs des signes qui annoncent d'ordinaire l'approche des révolutions⁴³.

Cette inquiétude naturelle de l'esprit du peuple, cette agitation inévitable de ses désirs et de ses pensées, ces besoins, ces instincts de la foule formèrent, en quelque sorte, le tissu sur lequel les novateurs brodèrent tant de figures monstrueuses ou grotesques⁴⁴.

La révolution naît d'un état du peuple, elle est le résultat d'un « souffle », d'une « force ». Tocqueville explique :

Les révolutions, qui s'accomplissent par émotion populaire, sont d'ordinaire plutôt désirées que préméditées. Tel qui se vante de les avoir machinées n'a fait qu'en tirer parti. Elles naissent spontanément d'une maladie générale des esprits amenée tout à coup à l'état de crise par une circonstance fortuite que personne n'a prévue ; et, quant aux prétendus inventeurs ou conducteurs de ces révolutions, ils n'inventent et ne conduisent rien ; leur seul mérite est celui des

40. *Souvenirs*, TOCQUEVILLE Alexis de 1893, p. 12.

41. Lü Yimin 2002, p. 189.

42. *Souvenirs*, TOCQUEVILLE Alexis de 1893, p. 15-16.

43. *Ibid.*, p. 12-13.

44. *Ibid.*, p. 111.

aventuriers qui ont découvert la plupart des terres inconnues. Oser aller toujours droit devant soi tant que le vent vous pousse⁴⁵.

Cette révolution sociale menée par les classes populaires et d'une violence sans précédent affecte profondément Tocqueville, qui écrit :

Quelle guerre ! Jamais depuis soixante ans on n'a vu de telle journée. Les plus sanglantes de la Révolution française comparées à celles-ci sont des jeux d'enfants⁴⁶.

En réfléchissant sur cette révolution, Tocqueville analyse l'état du peuple en reprenant la méthode de Guizot, car c'est bien le caractère « populaire » de cette révolution qui fait sa spécificité⁴⁷. Pour Tocqueville, les habitudes et les comportements de ce peuple révolutionnaire ne s'accordent pas aux exigences de la liberté.

Je vous dis que ce peuple, que vous admirez si naïvement, vient d'achever de montrer qu'il était incapable et indigne de vivre libre. Montrez-moi ce que l'expérience lui a appris ? Quelles sont les vertus nouvelles qu'elle lui a données ; les anciens vices qu'elle lui a ôtés ? Non, vous dis-je, il est toujours le même ; aussi impatient, aussi irréfléchi, aussi contempteur de la loi, aussi faible devant l'exemple et téméraire devant le péril que l'ont été ses pères. Le temps n'a rien changé en lui et l'a laissé aussi léger dans les choses sérieuses, qu'il l'était jadis dans les futiles⁴⁸.

Là encore, la question centrale des mœurs explique pourquoi ce peuple, grâce au droit de vote qu'il vient d'acquérir, élit Louis Napoléon Bonaparte qui établira un régime autoritaire avec le Second Empire.

Après cela, Tocqueville arrête d'écrire pendant une longue période pour réfléchir. De cette réflexion naîtra *L'Ancien Régime et la Révolution*, publié en 1856. Dans cet ouvrage, Tocqueville ne relate pas les événements à la manière d'un historien, mais poursuit la réflexion sur l'état du peuple et les mœurs, initiée dans ses deux précédents livres :

45. *Souvenirs*, TOCQUEVILLE Alexis de 1893, p. 48.

46. Lettre à Paul Clamorgam, Paris, 24 juin 1848. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 632 ; HUANG Yanhong 2010, p. 158.

47. *Souvenirs*, TOCQUEVILLE Alexis de 1893, p. 105.

48. *Ibid.*, p. 98.

Les changements successifs qui se font dans l'état social, dans les institutions, dans l'esprit et dans les mœurs des Français à mesure que la Révolution marche. Voilà mon sujet⁴⁹.

En un mot, il veut comprendre comment les révolutionnaires « détruisent l'Ancien Monde pour en construire un nouveau ». Les révolutionnaires se considèrent comme une nouvelle génération chargée de la mission de rompre le plus nettement avec les anciennes traditions :

Les Français ont fait en 1789 le plus grand effort auquel se soit jamais livré aucun peuple, afin de couper pour ainsi dire en deux leur destinée, et de séparer par un abîme ce qu'ils avaient été jusque-là de ce qu'ils voulaient être désormais. Dans ce but, ils ont pris toutes sortes de précautions pour ne rien emporter du passé dans leur condition nouvelle; ils se sont imposé toutes sortes de contraintes pour se façonner autrement que leurs pères; ils n'ont rien oublié enfin pour se rendre méconnaissables⁵⁰.

On peut ainsi s'étonner du fait qu'un régime totalitaire, par nature semblable à celui de l'Ancien Régime, ait pu succéder à la Révolution de 1789. Cette marche de l'histoire incite Tocqueville à réfléchir sur le caractère d'une nation, en particulier dans une société démocratique. Il écrit :

J'étais convaincu qu'à leur insu [les révolutionnaires de 1789] avaient retenu de l'Ancien Régime la plupart des sentiments, des habitudes, des idées même à l'aide desquelles ils avaient conduit la Révolution qui le détruisit et que, sans le vouloir, ils s'étaient servi de ses débris pour construire l'édifice de la société nouvelle⁵¹.

Ne nous étonnons plus en voyant avec quelle facilité merveilleuse la centralisation a été rétablie en France au commencement de ce siècle. Les hommes de 89 avaient renversé l'édifice, mais ses fondements étaient restés dans l'âme même de ses destructeurs, et sur ces fondements on a pu le relever tout à coup à nouveau et le bâtir plus solidement qu'il ne l'avait jamais été⁵².

49. Lettre à Louis de Kergorlay, 16 mai 1858. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 1306 ; HUANG Yanhong 2010, p. 289.

50. *L'Ancien Régime et la Révolution*, TOCQUEVILLE Alexis de 1952, p. 69 (édition chinoise p. 29).

51. *Ibid.*

52. *Ibid.*, p. 137-138 (édition chinoise p. 116).

Bien entendu,

Le dominateur tomba, mais ce qu'il y avait de plus substantiel dans son œuvre resta debout; son gouvernement mort, son administration continua de vivre, et, toutes les fois qu'on a voulu depuis abattre le pouvoir absolu, on s'est borné à placer la tête de la Liberté sur un corps servile⁵³.

[La passion pour l'égalité reste] prête fournir au gouvernement qui veut la favoriser et la flatter les habitudes, les idées, les lois dont le despotisme a besoin pour régner⁵⁴.

Tocqueville ne s'attache pas uniquement à déterminer l'origine des révolutions ou la manière de les éviter, mais à connaître à travers ces questions les mœurs qui font les révolutions et à savoir quel type de mœurs créent quel type de révolution et quelles sont les formes et les directions que prennent les institutions politiques et sociales après les révolutions. Selon lui, il n'est pas concevable d'établir un gouvernement libre sans les mœurs, les habitudes et les lois aptes à le soutenir⁵⁵.

Tout au long de sa vie, Tocqueville a su inscrire sa pensée dans la réalité et la nourrir des événements historiques qui ont suivi 1789. Les nombreux systèmes politiques qui se sont succédé durant soixante ans, et leur incapacité à instaurer un gouvernement libre, ont été autant d'occasions pour lui de dérouler le fil de sa pensée. Face à cet échec du politique, Tocqueville choisit d'étudier les mœurs et de se hausser à un degré de compréhension plus élevé encore, en prenant pour objet la nature du peuple français. Selon lui, seule une analyse approfondie de cette question permettrait de sortir de cet étrange cercle vicieux de l'histoire :

La révolution française ne sera que ténèbres pour ceux qui ne voudront regarder qu'elle; c'est dans les temps qui la précèdent qu'il faut chercher la seule lumière qui puisse l'éclairer. Sans une vue nette de l'ancienne société, de ses lois, de ses vices, de ses préjugés, de ses misères, de sa grandeur, on ne comprendra jamais ce qu'ont fait les Français pendant le cours des soixante années qui ont suivi sa chute;

53. *L'Ancien Régime et la Révolution*, TOCQUEVILLE Alexis de 1952, p. 248 (édition chinoise p. 240).

54. *Ibid.*

55. LAMBERTI Jean-Claude 1983, p. 137 (édition anglaise p. 126).

mais cette vue ne suffirait pas encore si l'on pénétrait jusqu'au naturel même de notre nation⁵⁶.

Pour comprendre la nature d'un peuple, il faut prêter attention à son caractère et à son état. Selon Tocqueville :

Ce que l'on appelle le caractère national n'est souvent pas autre chose que les traits distinctifs de son état social⁵⁷.

Ici, la nature d'une nation se dissout dans les caractéristiques du peuple, qui s'expriment à travers ses mœurs, ses coutumes, ses sentiments. Pour Tocqueville, au cours des soixante années qui ont suivi la révolution de 1789, le peuple n'a pas changé et le gène de la révolution et de la violence a posé sa marque sur tous les processus historiques. Il revient en ces termes sur la période particulière de 1789 à 1848 et l'établissement du Second Empire en 1852 :

La monarchie constitutionnelle avait succédé à l'Ancien Régime ; la république, à la monarchie ; à la république, l'empire ; à l'empire, la restauration ; puis était venue la monarchie de Juillet. Après chacune de ces mutations successives, on avait dit que la révolution française, ayant achevé ce qu'on appelait présomptueusement son œuvre, était finie : on l'avait dit et on l'avait cru. [...] Et voici la révolution française qui recommence, car c'est toujours la même⁵⁸.

En ce sens, il existe une véritable continuité dans la généalogie conceptuelle de Tocqueville. À l'invitation de John Stuart Mill, Tocqueville écrivait en 1836 *L'État social et politique de la France avant et depuis 1789*, essai dans lequel il abordait la question du « caractère révolutionnaire du peuple français ». Vingt ans plus tard, en 1856, dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, il explique pourquoi la quête de démocratie et de liberté individuelle du peuple français se traduit invariablement par l'utilisation de moyens « révolutionnaires ». Tocqueville cherche ainsi non seulement à comprendre la manière dont les révolutions se produisent, mais il se livre à une analyse embryologique du « virus de la révolution » depuis 1789 pour en comprendre les mécanismes de genèse et de

56. *L'Ancien Régime et la Révolution*, TOCQUEVILLE Alexis de 1952, p. 249 (édition chinoise p. 240-241).

57. *Voyage aux États-Unis*, TOCQUEVILLE Alexis de 1865, p. *** (édition chinoise p. 144).

58. *Souvenirs*, TOCQUEVILLE Alexis de 1893, p. 95.

transmission, et la manière dont la révolution devient un objet de « culte », et un trait constitutif du peuple français.

Le peuple et la révolution : la révolution de 1848

À travers la relation entre l'Ancien Régime et la révolution de 1789, Tocqueville abordait les différents enjeux de la modernité française d'un point de vue politique, tandis qu'il place son analyse de la révolution de 1848 sur un plan social. Si l'on compare les deux révolutions, celle de 1848 a mis au jour de manière encore plus évidente les nombreux problèmes sociaux survenus au cours de la formation de la modernité, ainsi que la nécessité d'intégrer les différents composants du corps social, de dépasser la tradition révolutionnaire et de réaliser la modernité. On peut ainsi comprendre la pensée de Tocqueville sur un autre plan, celui d'une réflexion sur le caractère d'une nation, sur la récurrence des révolutions en France, et sur leur relation avec la modernité. Tocqueville a pour ambition d'éclairer le peuple, de trouver les éléments qui permettront de construire la société de demain et de déterminer quelle sera l'orientation de la modernité. Dans cette optique, la révolution de 1848 constitue un autre cas remarquable pour l'analyse du caractère du peuple français, ainsi qu'un excellent matériau pour comprendre la pensée de Tocqueville.

Selon Tocqueville, la propriété se trouve au centre de la révolution de 1848 et, à travers cette question, il aborde un point central de l'établissement de la société moderne, qui est la question du droit de propriété. Suite à la révolution de 1789, l'article 17 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen garantissait l'inviolabilité du droit de propriété. C'est l'existence d'un tel droit qui a provoqué l'accroissement des inégalités entre riches et pauvres dans la France du XIX^e siècle, menant Tocqueville à s'inquiéter de ce que la concentration des capitaux et la croissance rapide des classes pauvres ne conduisent la France, voire l'ensemble du monde civilisé, à une révolution⁵⁹. Et dans cette révolution où « les pauvres seront les

59. SWEDBERG Richard 2009, p. 164-165 (édition chinoise consultée par l'auteur : p. 281).

plus nombreux », la lutte se tiendra entre « ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent rien⁶⁰ ». En outre, Tocqueville poursuit son analyse en se plaçant sur le plan de la direction que prend le développement de la société moderne, et comprend qu'en considérant la société industrielle en dehors du contexte plus large de la société française auquel elle est incorporée, on s'aperçoit que ce qui se produit dans la première est l'inverse de ce qui se passe dans cette dernière. Progressivement, l'égalité étend partout sa domination, à l'exception de l'industrie qui évolue dans une direction toujours plus aristocratique. [Dans la société prise dans son ensemble], le capital est divisé, les profits partagés, les personnes circulent, convergent et se mélangent; [dans la société industrielle], les capitaux sont concentrés entre les mains d'une minorité et les profits dont bénéficient les ouvriers ne correspondent pas à leur travail; malgré cela, ils ne peuvent échapper à leur situation, car ils se situent à une trop grande distance sociale de leur employeur, et dépendent trop fortement de lui⁶¹. Il existe dans la France du XIX^e siècle deux sociétés, l'une qui tend vers la démocratie et l'égalité, l'autre vers l'inégalité et l'aristocratie industrielle capitaliste. Alors qu'il faut réaliser l'égalité dans cette nouvelle société industrielle, cette dernière crée un nouveau système de classes et de nouvelles inégalités, quand bien même celles-ci diffèrent totalement de l'ancien système aristocratique. Si l'on revient au contexte de la révolution de 1789, on observe précisément ce type de mouvement historique: la société est allée d'un système de classe privilégiant les aristocrates vers l'égalité, puis, avec l'avènement de la société industrielle dominée par le capital, a créé de « nouvelles inégalités ». C'est la transformation de ce système de privilèges, où les nouvelles inégalités prennent leur source dans le droit de propriété, qui mènera à une nouvelle révolution.

En cette période de tournant historique, la même question s'est posée: la révolution est-elle donc la seule alternative? En partant du caractère d'un peuple et de ses mœurs, Tocqueville s'interroge sur ce qui motive les révolutions et sur l'orientation qu'elles impriment

60. *Ibid.*, p. 179 (édition chinoise p. 287).

61. *Ibid.*, p. 165 (édition chinoise p. 281).

à la société. Selon lui, le caractère du peuple a été l'élément déterminant de la révolution de 1848. Il écrit :

Deux choses me frappèrent surtout : la première, ce fut le caractère, je ne dirai pas principalement, mais uniquement et exclusivement populaire de la révolution qui venait de s'accomplir ; la toute-puissance qu'elle avait donnée au peuple proprement dit, c'est-à-dire aux classes qui travaillent de leurs mains, sur toutes les autres⁶².

Pour cette classe populaire, l'égalité reste le but à atteindre depuis 1789 :

Ne s'apercevait-on pas, depuis longtemps, que le peuple agrandissait et élevait continuellement sa condition, que son importance, ses lumières, ses désirs, son pouvoir, augmentaient sans cesse ? Son aisance avait cru aussi, mais moins vite, et elle approchait du terme qu'elle ne dépasse guère dans les vieilles sociétés, où il se rencontre beaucoup d'hommes et peu de places. Comment des classes pauvres, inférieures et pourtant puissantes n'auraient-elles pas songé à sortir de leur pauvreté et de leur infériorité, en se servant de leur pouvoir, dans un temps surtout où la vue de l'autre monde est devenue plus obscure, et où les misères de celui-ci sont plus visibles et paraissent plus intolérables ? Aussi y travaillaient-elles depuis soixante ans. Le peuple avait d'abord voulu s'aider en changeant toutes les institutions politiques, mais après chaque changement, il avait trouvé que son sort ne s'était point amélioré, ou ne s'améliorerait qu'avec une lenteur insupportable à la précipitation de ses désirs. Il était inévitable qu'il finirait un jour ou l'autre par découvrir que ce qui le resserrait dans sa position, ce n'était pas la constitution du gouvernement, c'était les lois immuables qui constituent la société elle-même ; et il était naturel qu'il serait amené à se demander s'il n'avait pas le pouvoir et le droit de changer aussi celles-là, comme il avait changé les autres. Et pour parler spécialement de la propriété, qui est comme le fondement de notre ordre social, tous les privilèges qui couvraient et qui, pour ainsi dire, cachaient le privilège de la propriété étant détruits, et celui-ci restant le principal obstacle à l'égalité parmi les hommes, et paraissant en être le seul signe, n'était-il pas nécessaire, je ne dis pas, qu'on vînt à l'abolir à son tour, mais du moins que la pensée de l'abolir se présentât à l'esprit de ceux qui n'en jouissaient pas⁶³ ?

62. *Souvenirs*, TOCQUEVILLE Alexis de 1893, p. 102.

63. *Ibid.*, p. 109-110.

Selon Tocqueville, la quête d'égalité ne se manifeste pas uniquement sur le plan matériel, elle est bien davantage, en tant que refus du droit de propriété, un facteur clé de la modernité et un des fondements de la société moderne. Simultanément, et ce point est fondamental, cette quête a acquis une existence en soi, elle est devenue une force indépendante des entités sociales qui la portent. En discutant de l'origine de la révolution de 1848, Tocqueville écrit :

La révolution n'a point été amenée par la misère des classes ouvrières. Cette misère existait bien sur certains points, mais en général on peut dire que dans aucun pays, ni dans aucun temps, les classes ouvrières n'avaient été dans une meilleure condition qu'en France. Cela était surtout vrai de la classe ouvrière agricole [...]. Ce ne sont pas des besoins, ce sont des idées qui ont amené ce grand bouleversement : des idées chimériques sur la condition relative de l'ouvrier et du capital, des théories exagérées sur le rôle que pouvait remplir le pouvoir social dans les rapports de l'ouvrier et du maître, des doctrines ultra-centralisantes qui avaient fini par persuader à des multitudes d'hommes qu'il ne dépendait que de l'État non seulement de les sauver de la misère, mais de leur donner l'aisance et le bien-être [...] nous avons en face de nous des idées plus encore que des besoins⁶⁴.

Dans toutes les sociétés, lors des premières phases du capitalisme, le droit de propriété engendre des inégalités importantes entre les riches et les pauvres, mais du point de vue de la formation d'une société moderne, ce droit est au fondement de la société et, si l'on affirme avec les théoriciens de la classe ouvrière comme Proudhon que « la propriété, c'est le vol⁶⁵ » et qu'il faut l'abolir, alors la société moderne perd ses bases, sans parler de sa stabilité ou de sa prospérité. Ainsi, Tocqueville ne cesse d'affirmer que la propriété est au fondement des sociétés civilisées, et il en défend ardemment la légitimité⁶⁶ :

64. Lettre à Nassau William Senior, 10 avril 1848. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 621-622 ; HUANG Yanhong 2010, p. 152.

65. PROUDHON Pierre Joseph 1873, p. 14.

66. *Souvenirs*, TOCQUEVILLE Alexis de 1893, p. 110-111. Tocqueville emploie également des termes comme « ordre » et « civilisation ».

Toutes les sociétés possèdent des lois immuables, ou anciennes, et le droit de propriété figure parmi ces lois⁶⁷.

C'est pourquoi Tocqueville déclare s'être « jeté à corps perdu dans l'arène, et [avoir] risqué pour la défense, non pas de tel gouvernement, mais des lois qui constituent la société même, [s]a fortune, [s]on repos et [s]a personne⁶⁸ ». Il affirme à plusieurs reprises que faute de connaître un meilleur système, tout individu honnête se doit de défendre becs et ongles le seul qu'il comprend et être prêt à se sacrifier pour lui. La liberté, la civilisation et la propriété sont au cœur de ce système.

En bon philosophe, Tocqueville ne se contente pas de penser sur un seul niveau, mais il cherche, tout en acceptant les fondements de la société moderne, la manière d'y intégrer les classes pauvres et de les maintenir en son sein de manière à ce qu'elles ne deviennent pas des forces « révolutionnaires » et subversives. Tocqueville est convaincu que la société ne peut être durablement divisée en deux parties :

J'y vis la société coupée en deux : ceux qui ne possédaient rien, unis dans une convoitise commune ; ceux qui possédaient quelque chose, dans une commune angoisse. Plus de liens, plus de sympathies entre ces deux grandes classes, partout l'idée d'une lutte inévitable et voisine⁶⁹.

Ainsi, il n'a de cesse d'avertir la classe dominante :

Ce ne sont pas les lois elles-mêmes qui font la destinée des peuples ; non, ce n'est pas le mécanisme des lois qui produit les grands événements, messieurs, c'est l'esprit même du gouvernement. [...] Pour Dieu, changez l'esprit du gouvernement, car, je vous le répète, cet esprit-là vous conduit à l'abîme⁷⁰.

Quel est cet esprit ? Tocqueville apporte une réponse en partant de l'origine de la révolution :

La cause générale et vraie de la révolution est dans le détestable esprit qui a animé le gouvernement durant tout ce long règne : esprit de tromperie, de bassesse et de corruption, qui a énervé et dégradé la classe

67. KELLY George Armstrong 1992, p. 68.

68. *Souvenirs*, TOCQUEVILLE Alexis de 1893, p. 126.

69. *Ibid.*, p. 148.

70. *Ibid.*, p. 19-20.

moyenne, lui a enlevé toute idée politique, lui a suggéré un égoïsme si inintelligent qu'elle a fini par s'isoler entièrement du peuple dont elle était sortie et qu'elle a laissé ce dernier livré aux conseils de tous les hommes qui, sous prétexte de venir à son secours dans l'abandon où on le laissait, lui remplissaient la tête d'idées erronées⁷¹.

Concrètement, Tocqueville affirme que « la méthode la plus sûre que puisse suivre chez nous le gouvernement, pour se maintenir, est de bien gouverner, de gouverner dans l'intérêt de tout le monde⁷² ». En matière de politique sociale, le meilleur moyen de sauver la liberté est de la restreindre⁷³.

Ces idées de Tocqueville ne sont pas le fruit d'un mouvement irréfléchi, mais reposent sur l'observation et l'analyse de la société française contemporaine. Après les années 1830, le capitalisme se développe rapidement en France, et la liberté, en particulier celle des capitaux, devient le thème central de l'époque. Si la révolution politique de 1789 a mis fin à la société fondée sur « les privilèges de l'aristocratie », c'est pour donner naissance à une société basée sur le capital. Le capital s'est emparé de cet appel à la liberté, le droit de propriété est devenu la garantie juridique de la rentabilité du capital tandis que la liberté des échanges sur le marché n'était qu'un moyen de garantir la mobilisation et l'intégration des travailleurs dans le capital. Comme le disait La Fayette en 1830 :

Aucune demande à nous adressée, pour que nous intervenions entre le maître et l'ouvrier au sujet de la fixation du salaire, de la durée du travail journalier ou du choix des ouvriers ne sera admise, comme étant formée en opposition aux lois qui ont consacré le principe de la liberté de l'industrie⁷⁴.

Le groupe social représenté par la classe industrielle et capitaliste domine dorénavant la société. On l'appelle encore à l'époque la « classe moyenne ». En 1837, François Guizot, à l'époque chef du gouvernement, écrivait :

71. Lettre à Nassau William Senior, Paris, 10 avril 1848. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 622 ; HUANG Yanhong 2010, p. 153.

72. TOCQUEVILLE Alexis de 1893, p. 57.

73. *Ibid.*, p. 340.

74. PERNOD Régine 1981, T. II « Les temps modernes », p. 357 (édition chinoise consultée par l'auteur : p. 426).

Aujourd'hui, comme en 1817, comme en 1820, comme en 1830, je veux, je cherche, je sers de tous mes efforts la prépondérance politique des classes moyennes en France⁷⁵.

Il déclarait en outre :

Fondez votre gouvernement, affermissiez vos institutions, éclairez-vous, enrichissez-vous, améliorez la condition morale et matérielle de notre France, voilà ce qui donnera satisfaction à cette ardeur de mouvement, à ce besoin de progrès qui caractérise cette nation⁷⁶.

Ainsi la monarchie de Juillet est-elle devenue une monarchie bourgeoise⁷⁷, soucieuse des intérêts et des exigences de la classe qu'elle sert.

L'idéologie et les modes d'administration de la classe moyenne ont modelé la société, et la structure sociale axée autour du capital en a façonné les mœurs. Après avoir exploré les caractères de la « classe moyenne », Tocqueville s'intéresse donc à ceux du « peuple », c'est-à-dire de la classe ouvrière. La classe ouvrière doit avoir conscience de sa position et reconnaître l'ordre social existant et la place qu'elle y occupe. Pour assurer la coexistence harmonieuse de la classe ouvrière et de la société telle qu'elle est, chacun a un rôle à jouer. C'est dans ce contexte que l'association de la liberté et de l'égalité prend tout son sens chez Tocqueville : l'égalité vient s'insérer dans un système privilégiant la liberté, ainsi régulée et contrôlée, elle acquiert sa légitimité et assure le respect de ses droits. On comprend ainsi la signification des notions d'« ordre » et de « civilisation » sur lesquelles Tocqueville insiste tant, obligeant à reconnaître le droit de propriété et d'édifier des institutions sociales axées autour de ce droit et de la liberté des échanges ; on comprend également sa compréhension de l'égalité, non en tant qu'état, mais en tant que force contrôlant les comportements individuels et en tant que processus historique significatif⁷⁸. La démocratie n'empêche pas la coexistence

75. François Guizot, Chambre des députés, séance du 3 mai 1837. Cf. GUIZOT François 1863, T. III, p. 73 (édition chinoise consultée par l'auteur : Ni Yuzhen 2006, p. 181).

76. François Guizot, Chambre des députés, séance du 1^{er} mars 1843. Cf. SÉGOFFIN Ferdinand 1843, p. 571 (édition chinoise : Ni Yuzhen 2006, p. 213).

77. SIMON Walter 1972, p. 7.

78. FURET François 1982, p. 249 (édition anglaise p. 192).

des deux grandes classes sociales, mais elle change leur esprit et modifie leurs rapports⁷⁹.

À partir d'une perspective historique globale, Tocqueville observe qu'après 1789, la société européenne, en particulier la France, a connu deux transformations sociales, d'un régime aristocratique vers un régime démocratique assurant l'égalité entre les individus, puis d'une démocratie populaire vers un système libéral protégeant les propriétaires. Mais le changement ne doit pas nécessairement passer par une révolution et il faut éliminer le culte de la révolution, pacifier la société et réaliser la civilisation. Tocqueville ne se contente donc pas d'analyser la révolution, mais il met sur pied une théorie unique du changement social. Avec l'avènement de la société moderne, la structure sociale dominée par l'aristocratie est remplacée par la structure sociale dominée par le capital; après l'extinction de la société aristocratique traditionnelle, tout en abolissant l'ensemble des privilèges de classe, la société moderne a créé une nouvelle structure sociale à laquelle toutes les classes émergentes doivent s'identifier. Cette nouvelle structure met fin à la fermeture et à la rigidité qui caractérisaient le système de classe aristocratique pour stimuler la mobilité sociale et maintenir, conformément à ce principe, la souplesse et la vitalité du corps social. Avec l'égalité des chances permise par cette mobilité, la nouvelle société demande à ses membres de prendre part au mécanisme nouvellement formé de mobilité sociale et de ne pas avoir recours à des révolutions violentes pour détruire ce système et les bases de la société moderne en s'obstinant sur la question de l'égalité. Ainsi, la réalisation de l'égalité et la forme qu'elle peut prendre dans la société industrielle, la manière de contenir la passion de l'égalité dans le nouvel ordre social, et notamment d'assurer l'harmonie des relations au sein de ce nouvel ordre, formeront des questions centrales dans la pensée de Tocqueville.

Cependant, des questions plus urgentes encore se posent, à savoir comment combattre le système discursif faisant l'apologie de la violence qui est au fondement de la société actuelle, cette puissance rhétorique effrayante à l'œuvre dans ce que Tocqueville

79. *Ibid.*, p. 242 (édition anglaise p. 187).

compare parfois à un « culte » de la révolution, et comment changer l'inclination du peuple pour l'« esprit révolutionnaire » et la « tradition révolutionnaire⁸⁰ ». Ces questions se sont posées, sans trouver de réponse, non seulement aux dirigeants, mais à l'ensemble de la société, durant plus de soixante années. On comprend dans ce contexte l'interrogation constante de Tocqueville sur le destin du peuple français. Il fait part de cette préoccupation dans une lettre au philosophe anglais John Stuart Mill :

Ce n'est pas à vous, mon cher Mill, que j'ai besoin de dire la plus grande maladie qui menace un peuple organisé comme le nôtre, c'est l'amollissement graduel des mœurs, l'abaissement de l'esprit, la médiocrité des goûts ; c'est de ce côté que sont les grands dangers de l'avenir⁸¹.

On sent dans d'autres passages de son œuvre poindre un certain découragement :

Je suis fatigué de prendre successivement pour le rivage des vapeurs trompeuses, et je me demande souvent si cette terre ferme que nous cherchons depuis si longtemps existe en effet, ou si notre destinée n'est pas plutôt de battre éternellement la mer⁸² !

Ou encore ici :

Quel que fût le sort réservé à nos neveux, le nôtre désormais était de consumer misérablement notre vie, au milieu de réactions alternatives de licence et d'oppression⁸³.

80. Lettre à Eugène Stöffels, Paris, 21 juillet 1848. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 635-636 ; HUANG Yanhong 2010, p. 160. On perçoit ici la crainte et l'horreur suscitées par les émeutes ouvrières. Tocqueville n'a de cesse dans son œuvre de se demander pourquoi cet état d'esprit perdure en France et pourquoi l'opposition entre les classes est si vive. Voir aussi LIVELY Jack 1965, p. 211. On ne trouve pas chez Tocqueville l'expression « culte de la révolution » proprement dite, mais il compare bien la révolution à une révolution religieuse et va jusqu'à affirmer qu'« elle est devenue elle-même une sorte de religion » (cf. *L'Ancien Régime et la Révolution*, chap. III « Comment la révolution française a été une révolution politique qui a procédé à la manière des révolutions religieuses »). Plusieurs spécialistes l'appellent « culte » ou « culture de la révolution », « esprit révolutionnaire », etc. et considèrent que cet esprit est encore plus prégnant dans la démocratie. LAMBERTI Jean-Claude 1983, p. 304 (édition anglaise p. 209).

81. Lettre à John Stuart Mill, 18 mars 1841. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 472 ; HUANG Yanhong 2010, p. 106.

82. *Souvenirs*, TOCQUEVILLE Alexis de 1893, p. 96.

83. *Ibid.*, p. 95.

En 1853, soit six ans avant sa mort, le constat n'est guère plus optimiste :

Ce n'est pas seulement le découragement de moi-même, mais des hommes, à la vue chaque jour plus claire, du petit nombre de choses que nous savons, de leur incertitude, de leur répétition incessante dans des mots nouveaux depuis trois mille ans, enfin de l'insignifiance de notre espèce, de notre monde, de notre destinée, de ce que nous appelons nos grandes révolutions, et de nos *grandes affaires*⁸⁴...

Réflexion sur la tradition « révolutionnaire » du peuple français

Depuis la révolution de 1789 jusqu'aux années 1850, dernière décennie connue par Tocqueville, la passion de la révolution n'a cessé de contaminer le peuple français, et le philosophe s'est efforcé d'en comprendre les raisons à travers soixante-dix ans d'histoire. S'il semble qu'il y soit parvenu, quelques zones d'ombre demeurent. Jusqu'à la fin de sa vie, il ressent une certaine confusion :

Il y a de plus dans cette maladie de la révolution française quelque chose de particulier que je sens sans pouvoir le bien décrire, ni en analyser les causes. C'est un *virus* d'une espèce nouvelle et inconnue. Il y a eu des révolutions violentes dans le monde; mais le caractère immodéré, violent, radical, désespéré, audacieux, presque fou et pourtant puissant et efficace de ces Révolutionnaires-ci n'a pas de précédents, ce me semble, dans les grandes agitations sociales des siècles passés. D'où vient cette race nouvelle? Qui l'a produite? Qui l'a rendue si efficace? Qui la perpétue? Car nous sommes toujours en face des mêmes hommes, bien que les circonstances soient différentes, et ils ont fait souche dans tout le monde civilisé. Mon esprit s'épuise à concevoir une notion nette de cet objet et à chercher les moyens de le bien peindre. Indépendamment de tout ce qui s'explique dans la révolution française, il y a quelque chose dans son esprit et dans ses actes d'inexpliqué. Je sens où est l'objet inconnu, mais j'ai beau faire, je ne puis lever le voile qui le couvre. Je le tâte comme à travers un corps étranger qui m'empêche soit de le bien toucher, soit de le voir⁸⁵.

84. Lettre à Gustave de Beaumont, 23 mars 1853. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 1065 ; HUANG Yanhong 2010, p. 218.

85. Lettre à Louis de Kergorlay, 16 mai 1858. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 1307 ; HUANG Yanhong 2010, p. 289.

Il ajoute :

On a pu penser, en 1789, en 1815, en 1830 même, que la société française était atteinte par une de ces maladies violentes après lesquelles la santé du corps social devient plus vigoureuse et plus durable. Mais ne voyons-nous pas aujourd'hui qu'il s'agit d'une affection chronique; que la cause du mal est plus profonde; que le mal, sous une forme intermittente, sera plus durable qu'on ne l'avait imaginé. [...] Je suis effrayé, d'ailleurs, à la vue de l'état des esprits. Il est loin d'annoncer une révolution qui finit⁸⁶.

Selon le chercheur George Armstrong Kelly, Tocqueville était plus lucide que la plupart des hommes politiques de l'époque. Benjamin Constant, par exemple, estimait que la révolution était déjà finie, alors que Tocqueville était convaincu de sa résurgence⁸⁷. Ainsi, l'axe de recherche de Tocqueville consiste à identifier dans les deux grandes révolutions que la France a connues, la révolution politique de 1789 et la révolution sociale de 1848, des liens et une continuité historiques intrinsèques. Il découvre à travers cet examen que le facteur le plus influent sur le développement historique de la France réside dans les mœurs et le caractère du peuple.

Pour Tocqueville, deux raisons principales expliquent le retour de la révolution: après 1789, la France n'a pas réussi à opérer un véritable changement politique et en 1830, l'émergence de la classe moyenne n'a pas été suffisamment forte pour stabiliser la société. En France, il a toujours existé une gigantesque fracture entre le politique et le social, autrement dit entre la nation et la société. Pour Tocqueville, la France est une nation où les pratiques sociales et les institutions politiques sont confuses et dangereusement déphasées: la révolution a été « un procédé violent et rapide à l'aide duquel on a adapté l'état politique à l'état social, les faits aux idées et les lois aux mœurs⁸⁸ », contrairement aux États-Unis où les institutions et les lois sont fondées sur les mœurs.

86. Lettre à Eugène Stöffels, Paris, 21 juillet 1848. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 635 ; HUANG Yanhong 2010, p. 160.

87. KELLY George Armstrong 1992, p. 41.

88. *Ibid.*, p. 45.

Comprendre les mœurs et les réformer constitue donc une tâche prioritaire, au sujet de quoi Tocqueville écrit : « Le plus grand obstacle que nous rencontrons réside dans les opinions du peuple lui-même⁸⁹ », c'est-à-dire en somme dans ses mœurs. Tocqueville reste malgré tout intimement persuadé que le peuple français saura sortir de cette situation difficile, et parviendra à mettre en œuvre la liberté ; il a conscience qu'il doit à cette fin assumer une responsabilité importante, celle d'éclairer le peuple, et de le guider sur cette voie. Il écrit à ce sujet :

Vous connaissez assez mes idées pour savoir que je n'accorde qu'une influence secondaire aux institutions sur la destinée des hommes. Plût à Dieu que je crusse plus à la toute-puissance des institutions ! J'espérais mieux de notre avenir ; car le hasard pourrait, un certain jour, nous faire tomber sur le précieux papier qui contiendrait la recette contre tous nos maux, ou sur l'homme qui saurait la recette. Mais, hélas ! Il n'en est rien, et je suis bien convaincu que les sociétés politiques sont, non ce que les font leurs lois, mais ce que les préparent d'avance à être les sentiments, les croyances, les idées, les habitudes de cœur et d'esprit des hommes qui les composent, ce que le naturel et l'éducation ont fait ceux-ci. Si cette vérité ne sort pas, de toutes parts, de mon livre, s'il ne porte pas les lecteurs à faire sans cesse, dans ce sens, un retour sur eux-mêmes, s'il n'indique pas, à chaque instant, sans afficher jamais la prétention de le leur enseigner, quels sont les sentiments, les idées, les mœurs qui seuls peuvent conduire à la prospérité et à la liberté publiques, quels sont les vices et les erreurs qui en écartent au contraire invinciblement, je n'aurai point atteint le principal et, pour ainsi dire, le seul but que j'ai en vue⁹⁰.

Un an avant de mourir, il écrit :

Qu'il est difficile d'établir solidement la liberté chez les peuples qui en ont perdu l'usage et jusqu'à la notion juste ! Quelle impuissance que celle des institutions quand les idées et les mœurs ne les nourrissent point ! J'ai toujours cru que l'entreprise de faire de la France une nation libre (dans le sens vrai du mot), cette entreprise à laquelle

89. *Voyage aux États-Unis*, TOCQUEVILLE Alexis de 1865, p. *** (édition chinoise p. 59).

90. Lettre à Francisque de Corcelle, Saint-Cyr, 17 septembre 1853. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 1081-1082 ; HUANG Yanhong 2010, p. 223. Voir *supra*, p. 138.

pour notre petite part nous avons consacré notre vie, j'ai toujours cru, dis-je, que cette entreprise était belle et téméraire⁹¹.

On comprend ainsi mieux pourquoi Tocqueville répète souvent qu'il accorde plus d'importance à ses écrits qu'à son action politique⁹². Si la classe ouvrière a fait éclater une révolution pour des idées, pour concurrencer et réformer cette force, pour contenir « les passions et les désirs des ouvriers de Paris⁹³ », enfin pour pacifier et civiliser la société, il doit mobiliser toutes ses capacités et son énergie pour se battre sur ce terrain. Tocqueville estime être plus compétent pour penser que pour mettre en place des manœuvres politiques, et il a consacré sa vie à essayer de comprendre pourquoi la marche de la France vers une société démocratique devait se faire par la révolution⁹⁴.

À travers son expérience de la révolution de 1848, Tocqueville a développé le point de vue qu'il avait formé plus jeune dans son livre *De la démocratie en Amérique*. Il conçoit la démocratie comme une catégorie sociale, et non uniquement comme un objet politique. Il hérite ce point de vue d'un autre penseur français, Royer-Collard, qui dès 1822 définissait la démocratie comme un état social :

À travers beaucoup de malheurs, l'égalité des droits (c'est le vrai nom de la démocratie et je le lui rends) a prévalu; elle est aujourd'hui la seule pairie noblement acceptée, la forme universelle de la société; et c'est pour cela que la démocratie est partout⁹⁵.

Ainsi Tocqueville se considère-t-il à la fois comme un libéral et comme un démocrate :

Leur objet final me paraît être, en réalité, de mettre la majorité des citoyens en état de gouverner et de la rendre capable de gouverner.

91. Lettre à Gustave de Beaumont, Tocqueville, 27 février 1858. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 1293-1294 ; HUANG Yanhong 2010, p. 284.

92. Lettre à Louis de Kergerlay, Sorrente, 15 décembre 1850. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 701 ; HUANG Yanhong 2010, p. 191.

93. *Souvenirs*, TOCQUEVILLE Alexis de 1893, p. 161.

94. *L'Ancien Régime et la Révolution*, TOCQUEVILLE Alexis de 1952 : édition anglaise, « Introduction » de Francois Furet et Françoise Melonio, p. 1.

95. Discours du 22 janvier 1822, cité dans VAULABELLE Achille de 1860, p. 132-133 ; RICHTER Melvin 2004, p. 66.

[...] Je suis moi-même démocrate dans ce sens. Amener par degrés les Sociétés modernes à ce point me semble le seul moyen de les sauver de la barbarie ou de l'esclavage⁹⁶.

Ainsi, l'objet d'étude de Tocqueville se déplace et la question ne consiste pas à savoir si la démocratie va advenir, mais comment en restreindre les abus et quels éléments de la société peuvent assumer cette fonction. Autrement dit, la sagesse du peuple tient dans les modes et les sources de pensée qu'il saura mobiliser pour faire fonctionner la future société démocratique :

Il en est résulté que la révolution démocratique s'est opérée dans le matériel de la société, sans qu'il se fit, dans les lois, les idées, les habitudes et les mœurs, le changement qui eût été nécessaire pour rendre cette révolution utile. Ainsi nous avons la démocratie, moins ce qui doit atténuer ses vices et faire ressortir ses avantages naturels; et voyant déjà les maux qu'elle entraîne, nous ignorons encore les biens qu'elle peut donner⁹⁷.

Pour y parvenir, le dirigeant du pays doit reconnaître les risques de la démocratie, éviter « la tyrannie de la majorité » que celle-ci peut entraîner, mettre au jour pour le peuple les fondements de la société moderne, éduquer les citoyens et éradiquer leur dépendance envers les révolutions violentes. En un mot, il faut changer l'état et les mœurs du peuple : sous l'égide de la liberté, réaliser la démocratie, et par la reconnaissance de la démocratie réaliser son union avec la liberté :

Les nations de nos jours ne sauraient faire que dans leur sein les conditions ne soient pas égales; mais il dépend d'elles que l'égalité les conduise à la servitude ou à la liberté, aux lumières ou à la barbarie, à la prospérité ou aux misères⁹⁸.

Ce que j'ai vu chez les Anglo-Américains me porte à croire que les institutions démocratiques de cette nature, introduites prudemment dans la société, qui s'y mêleraient peu à peu aux habitudes, et s'y

96. Lettre à John Stuart Mill, 13 juin 1835. TOCQUEVILLE Alexis de 2003, p. 331-332 ; HUANG Yanhong 2010, p. 63.

97. *De la démocratie en Amérique*, TOCQUEVILLE Alexis de 1848, T. I, p. 10 (édition chinoise p. 9).

98. *Ibid.*, T. IV, p. 345 (édition chinoise p. 889).

fondraient graduellement avec les opinions mêmes du peuple, pourraient subsister ailleurs qu'en Amérique⁹⁹.

Il est donc tout à fait possible de concevoir et d'établir des institutions qui associeraient liberté et démocratie, et il est tout à fait possible de le faire en dehors des États-Unis, et notamment en France. Selon Tocqueville le véritable enjeu consiste à contenir la quête démocratique d'égalité de manière à ce qu'elle ne menace pas la liberté et à réformer le caractère du peuple pour instaurer les mœurs qui conviennent à ces institutions. Sans cela, la société traditionnelle continuera encore et encore d'exercer son influence et fera toujours obstacle à l'établissement d'une société moderne. Mais loin de se vouloir alarmiste, Tocqueville tente de dresser un tableau honnête de l'histoire de France après 1789. À travers cette réflexion historique, il a posé les questions que son époque avait besoin d'entendre et donné du grain à moudre aux dirigeants, aux législateurs et aux peuples au-delà des frontières hexagonales. Comment connaître, dans une époque démocratique et de grand changement social, l'état social et les mœurs d'un peuple ? Comment les intégrer dans un ordre social stable ? Comment faire en sorte que l'organisation de la société protège les droits de chaque individu ? Et enfin comment abolir les recours aux révolutions violentes pour obtenir des droits ou des privilèges ? Tocqueville a consacré sa vie à répondre à ces questions et ce faisant, il nous a légué une méthode d'analyse unique en son genre.

Traduction de Camille Richou

⁹⁹. *Ibid.*, T. II, p. 238 (édition chinoise p. 360).

Références des ouvrages cités

FURET François 1982.

FURET François, *L'Atelier de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1982. Édition anglaise: *In the Workshop of History*, Chicago, Chicago University Press, 1984.

GUELLEC Laurence 2005.

GUELLEC Laurence (dir.), *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po « Références », 2005. Édition chinoise: *Tuokeweier yu minzhu jingshen* 托克維爾與民主精神, trad. Lu Xianggan 陸象淦, Shanghai, Shehui kexue wenxian chubanshe, 2008.

GUIZOT François 1863.

GUIZOT François, *Histoire parlementaire de France, recueil complet des discours prononcés dans les chambres de 1819 à 1848*, Paris, Michel Lévy frères, 1863.

HUANG Yanhong 2010.

HUANG Yanhong 黃艷紅 (trad.), *Zhengzhi yu youyi: Tuokeweier shuxin ji* 政治與友誼: 托克維爾書信集 (*Politique et amitié: correspondance sélectionnée d'Alexis de Tocqueville*), Shanghai, Sanlian shudian, 2010.

KELLY George Armstrong 1992.

KELLY George Armstrong, *The Human Comedy: Constant, Tocqueville and French Liberalism*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 1992.

LAMBERTI Jean-Claude 1983.

LAMBERTI Jean-Claude, *Tocqueville et les deux démocraties*, Paris, PUF, 1983. Édition anglaise: *Tocqueville and the Two Democracies*, trad. A. Goldhammer, Cambridge, Harvard University Press, 1989.

LIVELY Jack 1965.

LIVELY Jack, *The Social and Political Thought of Alexis De Tocqueville*, Oxford, Clarendon Press, 1965.

LÜ Yimin 2002.

LÜ Yimin 呂一民, *Faguo tongshi* 法國通史 (*Histoire générale de France*), Shanghai, Kexueyuan chubanshe, 2002.

NI Yuzhen 2006.

NI Yuzhen 倪玉珍, *Tuokeweier: minzhu de zhengzhi kexue* 托克維爾: 民主的政治科學 (*Tocqueville: Science politique de la démocratie*), Shanghai, Sanlian shudian, 2006.

PERNOUD Régine 1981.

PERNOUD Régine, *Histoire de la bourgeoisie en France*, Paris, Seuil, 1981. Édition chinoise: *Faguo zichan jieji shi* 法國資產階級史, trad. Kang Xinwen 康新文, Shanghai yiwen chubanshe, 1991.

PROUDHON Pierre Joseph 1873.

PROUDHON Pierre Joseph, *Qu'est-ce que la propriété*, Paris, A. Lacroix et C^{ie} éditeurs, 1873.

RICHTER Melvin 2004.

RICHTER Melvin, « Tocqueville and Guizot on democracy: from a type of society to a political regime », *History of European Ideas* n° 30, 2004.

SÉGOFFIN Ferdinand 1843.

SÉGOFFIN Ferdinand, *Du système conservateur: examen de la politique de M. Guizot et du ministère du 29 octobre 1840*, Paris, Librairie D'Amyot, 1843.

SIEDENTOP Larry 1994.

SIEDENTOP Larry, *Tocqueville*, Oxford, Oxford University Press, 1994.

SIMON Walter 1972.

SIMON Walter, *French Liberalism 1789-1848*, New York, John Wiley and Sons, 1972.

SWEDBERG Richard 2009.

SWEDBERG Richard, *Tocqueville's Political Economy*, Princeton, Princeton University Press, 2009. Édition chinoise: *Tuokeweier de zhengzhi jingjixue* 托克維爾的政治經濟學, trad. Li Jin 李晉, Pékin, Gezhi chubanshe, 2011.

TOCQUEVILLE Alexis de 1848.

TOCQUEVILLE Alexis de, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Pagnerre, 1848. Édition chinoise: *Lun Meiguo de minzhu* 論美國的民主, trad. Dong Guoliang 董果良, Pékin, Shangwu yinshuguan, 1988.

TOCQUEVILLE Alexis de 1865.

TOCQUEVILLE Alexis de, *Mélanges: fragments historiques et notes sur l'Ancien Régime, la Révolution et l'Empire; voyages; pensées*, in *Œuvres complètes* (publiées par M^{me} de Tocqueville et Gustave de Beaumont), T. VIII, Paris, Calmann Lévy, 1877. Édition chinoise: *Meiguo youji* 美國遊記 (*Notes sur le voyage aux États-Unis*), trad. Ni Yuzhen 倪玉珍, Shanghai, Sanlian shudian, 2010.

TOCQUEVILLE Alexis de 1893.

TOCQUEVILLE Alexis de, *Souvenirs*, Paris, Calmann Lévy, 1893. Édition chinoise: *Tuokeweier huiyi lu* 托克維爾回憶錄 (*Souvenirs de Tocqueville*), trad. Dong Guoliang 董果良, Pékin, Shangwu yinshuguan, 2004.

TOCQUEVILLE Alexis de 1952.

TOCQUEVILLE Alexis de, *L'Ancien Régime et la Révolution*, Paris, Gallimard, 1952. Édition chinoise: *Jiu zhidu yu da geming* 舊制度與大革命, trad. Feng Tang 馮棠, Pékin, Shangwu yinshuguan, 1992. Édition anglaise: *The Old Regim and the Revolution*, trad. Alan S. Kahan, Chicago, The University of Chicago Press, 1998.

TOCQUEVILLE Alexis de 1977.

TOCQUEVILLE Alexis de, *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Louis de Kergorlay*, in *Œuvres complètes*, T. XIII, Paris, Gallimard, 1977.

TOCQUEVILLE Alexis de 1985.

TOCQUEVILLE Alexis de, *Écrits et discours politiques*, in *Œuvres complètes*, T. III, Paris, Gallimard, 1985.

TOCQUEVILLE Alexis de 2003.

TOCQUEVILLE Alexis de, *Lettres choisies, Souvenirs*, Françoise Melonio & Laurence Guellec (éd.), Paris, Gallimard, 2003.

VAULABELLE Achille de 1860.

VAULABELLE Achille de, *Histoire des deux Restaurations, jusqu'à l'avènement de Louis-Philippe (De janvier 1813 à octobre 1830)*, T. VI, Paris, Perrotin, 1860.

WELCH Cheryl B. 2006.

WELCH Cheryl B., *Cambridge Companion to Tocqueville*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

WOLIN Sheldon S. 2001.

WOLIN Sheldon S., *Tocqueville Between Two Worlds, The Making of a Political and Theoretical Life*, Princeton, Princeton University Press, 2001.